

On bobet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MÈRE ET FILLE

V

Un éclair de joie passa, en cet instant, dans les yeux de la jeune fille.

Le docteur, se méprenant à cette expression, la regarda avec une profonde tristesse.

— Vous aurez le courage de supporter la vérité, cependant ? demanda-t-il.

— Oui, oui, je veux savoir vite, maintenant, s'écria Colette. Donnez-moi une glace, docteur, ajouta-t-elle, en voyant que celui-ci la regardait, indécis et sans rien dire, après avoir ôté l'appareil.

— Non, pas aujourd'hui, mon enfant ; laissez-moi vous soigner quelques jours encore ; peut-être le mal sera-t-il moins grand que je ne le crains aujourd'hui.

— Je ne reprendrai donc jamais ma figure d'autrefois ? dit Colette avec explosion.

— Jamais, je ne sais pas, dit le docteur embarrassé ; mais, pour le moment, une longue trace bien rouge vous obligera peut-être à masquer un peu le côté brûlé de la figure.

— Oh ! docteur, docteur ! que je vous aime ! s'écria Colette.

— Oh ! ne me remerciez pas encore, mon enfant ; je ne puis, hélas ! vous donner aucune espérance pour l'avenir.

— Mais, au contraire, vous me la donnez, cette espérance, et je veux voir à l'instant, tout de suite.

Et, s'arrachant d'auprès du médecin, la jeune fille courut elle-même prendre la glace qu'elle demandait en vain.

— Est-ce que je resterai toujours ainsi ? demanda-t-elle, ne pouvant réprimer un geste de dégoût.

— Oh ! certainement non, mademoiselle ; tout cela s'atténuera, diminuera sensiblement, mais, faut-il vous le dire, ne s'effacera jamais d'une manière absolue.

— Et je serai laide alors, n'est-ce pas, laide pour toujours ?

— Non, vous serez moins jolie seulement ; car cette trace, cette trace que j'aurais voulu effacer à tout prix, restera sur votre joue comme un souvenir que rien ne pourra effacer.

A ce moment, il sembla aux deux interlocuteurs entendre le bruit d'un sanglot étouffé, parti du côté par lequel avait disparu Mme Fonguerives.

— Vous pleurez, mon enfant ? dit le vieux docteur, attendri.

— Non, j'ai du courage, au contraire, et j'aime mieux qu'il en soit ainsi que si vous aviez pu tout à fait me guérir. J'aime peu le monde, et la solitude, à laquelle je serai peut-être condamnée, me rendra plus heureuse ; et... je resterai toujours auprès de toi, mère, dit-elle presque joyeusement, en voyant, sous le rideau qui se soulevait, apparaître le visage pâle et défiguré de Mme Fonguerives.

— Oui... nous ne nous quitterons plus, ma fille chérie, s'écria la mère en jetant, éplorée, les bras autour du cou de Colette. Nous ne nous quitterons plus, car je veux te consacrer ma vie tout entière, m'enfermant avec toi, loin du monde et des plaisirs auxquels je t'ai sacrifiée.

— Non, non, mère, répondit presque en riant la jeune fille, je n'accepterai point ton sacrifice ; je resterai près de toi toujours, tant que tu le voudras ; mais il y aura pour toi de beaux jours encore. Tu sais... continua-t-elle tout bas en se penchant à l'oreille de sa mère, tu sais... il t'aime... et vous serez heureux ensemble, longtemps, toujours !...

Mme Fonguerives eut un tressaillement, et ses yeux se portèrent avidement sur ceux de sa fille.

Celle-ci détourna son regard ; mais, si rapide qu'eût été son mouvement, il ne le fut pas assez pour dérober l'éclair de profond désespoir qui l'avait traversé.

Cet éclair fut toute une révélation pour sa mère.

Pauvre enfant ! elle l'aimait donc aussi, elle ! Et son amour était jeune et sincère, dégagé de toute coquetterie et de cette science de la vie qui peut rendre une femme si dangereuse.

Colette aimait André, et elle avait osé !...

Oh ! non, non, ce n'était pas possible ! C'était une idée insensée que celle qui la portait à croire que la jeune fille avait volontairement cherché à détruire sa beauté.

Elle avait donc compris que sa mère ne voyait en elle qu'une rivale ! Elle avait donc deviné les hésitations d'André, et cet amour partagé, indécis, qui ne savait à laquelle s'adresser !

Tout cela, la mère ne l'aurait pas cru, si elle n'avait été guidée que par la révélation qui lui avait été faite par la conversation du docteur et de sa fille.

Elle avait entendu ; elle n'avait pas compris...

Mais le regard de Colette ! Oh ! ce regard ! Il restait là, sur son cœur, comme une brûlure aussi, qu'aucune larme ne saurait effacer !

Qu'allait-elle faire ?...

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

Noutron vilhio comi.

— Eh bin, Sami, ton valet est dza grantenet, a-te pas dza passà l'écoula ?

— Et oi, Abran, l'a dza passàie stu sailli.

— Et l'est bin z'u ?

— Oh pràò bin ! mà lài sont tenus pi tràò rudo, kà se l'ont lo malheu d'arrevà tràò tard po l'appet, crac ! sont su d'allà àò clliou.

— L'é dza bin oiù derè. Dè noutron teimps, on n'étai pas dinsè boriaudà, et portant n'étià dàì tot cràno sordà.

— Caise-tè ! bin su què oi. Noutron vilhio comi, quand n'avià lè dozè exercices dè la demeindze, ne fasai pas tant sa Sophie s'on n'étai pas quie àò pi-colon, kà quand lo tambou lài demandàvè se faillà rappelà, lo comi lài fasai : Tè faut atteindre onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie !

Et to parai tot sè passàvè bin, et la patrie poivè drumi tranquilla.

— Aloo !

On bobet.

On coo, on pou taborniau et pèsant, demaoràvè tsi sa schèra que s'étai mariàie et que préparàvè on petit trossé po on nové vezadzo que dévessai arrevà dein lo ménadzo. Lo bri étai dza coumandà ; et on dzo que la djeina fenna dévezàvè avoué se n'homme, le lài fe : Foudràì pràò ein derè dou mots à mon fràrè, kà lo pourro einnoceint ne sè demaufiè de rein, et vaut mi lo préveni.

L'est cein que firon, et après l'avai crià, l'ai diont :

— Eh bin, te ne sà pas, ne vein bintout avai on poupon !

— Ah bah !

— Oi.

— Sara-te on bouébo àò bin onna bouéba ?

— Oh ! on n'ein sà rein.

— Ah ! vo n'ein sèdè rein ?

— Na.

— Adon, ne sé don pas se sari onclio à bin tanta!

Recettes.

Parquets. — Après une journée de boue, les parquets sont souvent dans un triste état. Le frotteur a beau frotter, il n'arrive pas à les faire reluire. Et en désespoir de cause on les lave et on remet de l'encaustique, ce qui coûte du temps et de l'argent. — Il aurait suffi de promener, lentement, sur ces parquets, un peu de sciure de bois mouillée; puis, après l'avoir soigneusement balayée, de cirer comme à l'ordinaire. On obtient alors sans peine un parquet brillant comme un miroir.

Pieds de cochon à la Sainte-Menehould. — Echaudez, entourez-les séparément d'un cordon de toile pour les maintenir droits; mettez-les dans une marmite avec de l'eau, des carottes, sel et poivre, ail, bouquet garni. Il leur faut 3 à 4 heures de cuisson. Les sortir ensuite de la marmite, les laisser refroidir à moitié, enlever le lien, fendre les pieds en deux en laissant un gros os de chaque côté, mouiller d'huile, garnir de chapelure (miettes de pain) assaisonnée, et faire griller.

Solution de la devinette de samedi :

III =	111
III =	3
IV =	4
VI =	6
IX =	9
XI =	11
	144

Nous ne pouvons publier les noms des personnes qui ont répondu juste et qui sont au nombre de 53. La prime est échue à M. Reuteler, à Glion.

Problème.

Un paysan possède deux barils vides, l'un ayant une contenance de 3 litres et l'autre de 5. Un de ses voisins a un tonnelet de vin de 8 litres qu'ils veulent se partager en parts égales. Ils ne se servent d'aucun autre ustensile. Comment font-ils pour opérer le partage?

Prime: Quelque chose d'utile.

Les tournures s'en vont !! — Voici ce que dit à ce sujet Mme Neuville, dans sa dernière chronique : « La disparition des tournures est aujourd'hui un fait acquis. Adieu les jupes ballonnées et les proéminences excessives. La diminution du pouf s'opère lentement, mais sûrement, et bientôt, comme tant d'autres créations de la mode, les ressorts auront vécu. Dans quelques mois, le coussinet de la taille sera seul admis pour soutenir les froncés et le poids de la jupe. En ce moment, les jupes ont encore deux ou trois cerceaux, mais si courts, si peu apparents, qu'on soupçonne à peine leur présence. Les personnes qui s'habillent bien, ont déjà supprimé de leur toilette ces accessoires inutiles et gênants. Saluons donc la mode nouvelle qui nous donne plus de liberté dans nos mouvements et, par cela même, plus de grâce. »

Donc, à l'avenir, les dames pourront s'asseoir.

Boutades.

Une dame à une cuisinière qui lui propose ses bons offices :

- Où avez-vous servi en dernier lieu ?
- Chez un aveugle.
- Pourquoi l'avez-vous quitté ?
- Il était trop regardant !

Un juge, qui a le malheur de loucher, a devant lui trois prisonniers.

S'adressant au premier, mais ayant, par suite de son infirmité, l'œil tourné vers le second, il lui dit :

— Vos nom et domicile ?

Le second, qui se croit interrogé, répond.

Le juge, le regardant sévèrement :

— Je ne vous ai pas interrogé, vous.

Aussitôt le troisième, sur qui l'œil est fixé maintenant :

— Mais, je ne vous ai pas répondu, monsieur le juge.

Plusieurs dames s'entretenaient, dans le salon d'une amie, de l'éducation des enfants, et sur ce qu'il convenait le mieux d'employer vis-à-vis de ceux-ci, de la sévérité ou de la douceur. Comme tous les problèmes difficiles, celui-ci, après avoir été longtemps discuté, n'avait pas été résolu, lorsque le petit Jules, qui était présent, renverse une tasse à laquelle on lui avait plusieurs fois défendu de toucher. — Grande colère de maman, qui, la main levée, prie le moutard de bien vouloir venir recevoir le châtiment de sa désobéissance.

— Oh! maman, fait le coupable, en se tenant à l'écart, prends-moi par la douceur!

Deux Conseillers dinaient au Casino-Théâtre, pendant la dernière session du Grand Conseil. Leur repas terminé, l'un d'eux dit : « Il nous faut retourner du côté de la Cité, tu sais que la séance est à 2 heures. Mais avant, nous allons prendre une tasse de café.

— Oh! non, répond l'autre, je n'en veux pas; ça m'empêcherait de dormir.

Un médecin est subitement frappé d'insolation en se rendant à ses visites. On le transporte à la pharmacie voisine, et chacun s'empresse autour de lui. « Il faut aller chercher le docteur X..., » s'écrie quelqu'un.

— Non, pas lui! pas lui! murmure le malade; s'il me sauvait, ça lui ferait encore de la réclame.

Une dame demandait à un petit mendiant, qui venait de sonner à sa porte : « Est-ce que tu as des frères et des sœurs, mon petit ami ?

— Non, madame, je suis tous les enfants que nous avons.

THÉÂTRE. — Demain dimanche, à 7 1/2 heures, avec le concours de M. Hems,

PAILLASSE

drame en 5 actes. — **Une tasse de thé**, comédie en un acte.

L. MONNET.